

bruits de

COOLISSES

numéro 79 décembre 2017





Bonjour

Bienvenue à ce Nouvel An ! Souhaitons qu'il nous soit clément, qu'il oriente nos décisions dans le bon sens et que chacune et chacun d'entre nous puissent voir ses rêves et ses désirs se réaliser.

A Coolisses, nous n'avons pas attendu 2018 pour prendre de bonnes résolutions : depuis le mois d'août dernier, nous avons entrepris de nouvelles actions afin de développer un pôle de formation.

Un module de « Jeu d'acteur face à la caméra » destinée aux comédiens qu'ils soient amateurs ou professionnels. Des formations « Apprendre à faire un film » que nous proposons à un public plus jeune ; notre objectif étant de leur permettre d'accéder à une éducation à l'image afin qu'ils deviennent acteur, et non plus de simples consommateurs.

Autre changement important, une jeune recrue, en la personne d'Armelle Ridoux, en remplacement de Frédéric Krol. C'est la nouvelle coordinatrice de Coolisses qui vous recevra avec plaisir. Je vous invite à passer la voir dans nos locaux pour lui souhaiter la bienvenue ; cela vous donnera également l'occasion de voir que votre association est devenue une véritable fourmilière riche en activités...

Si la surface horizontale est à présent exploitée à son maximum, nous souhaitons également rendre utile la surface verticale. A cet effet, Coolisses accueillera deux fois par an, deux expositions : un artiste plasticien et un photographe que nous mettrons en lumière.

Je vous donne rendez-vous début avril pour notre Assemblée Générale, à laquelle je vous espère nombreux.

Je vous salue.

Sallah LADDI

BRUITS DE COOLISSES 77

Directeur de la publication : Sallah Laddi

Maquette : Frédéric Krol

Relecture et correction : Alain Daroux

Photo Couverture : Sarah Le Corre, tournage du film "Fraternel" de Alexandre Brezelec

Tiré à 500 exemplaires

dépôt légal Préfecture N°488

N°ISSN : 1252-803X

ASSOCIATION COOLISSES

13, rue de l'Amable Nanette

17000 LA ROCHELLE

05.46.41.88.99 - coolisses@wanadoo.fr

www.coolisses.asso.fr

SIRET : 40207071800026 - APE : 5911C

L'Association Coolisses a été créée en 1993. Elle regroupe plus de 500 adhérents, techniciens, comédiens et figurants, répartis en Charente-Maritime et dans les départements alentour.

Elle permet aux professionnels locaux du cinéma, de l'audiovisuel et du spectacle vivant, de faire le lien avec les entreprises culturelles, les prestataires de services et les sociétés de productions. Les objectifs de l'association sont d'être un lieu de ressources et d'informations au service des membres adhérents et des partenaires de l'association, et d'inciter les sociétés de production et tout autre structure audiovisuelle à venir travailler en Charente-Maritime en employant des techniciens, comédiens et figurants locaux.

Nos services :

- lien entre les productions et les intermittents du spectacle
- fichier de techniciens, de comédiens et de figurants
- location de matériel audiovisuel
- mise à disposition de bureaux et de salles de casting
- ateliers de création de courts métrages

La résurgence chronique de la figure du loup-garou dans le cinéma américain

Après une disparition de la figure du loup-garou dans le cinéma américain au cours des années 70, cet essai cherche à comprendre pourquoi 1981 devient une année de renaissance pour le monstre lycantrophe.

Les trois films en question sont "Hurlements" ("The Howling", Joe Dante), Le Loup-Garou de Londres (An american Werewolf in London", John Landis) et Wolfen (Michael Wadleigh).

Le but est de comprendre pourquoi le loup-garou fait son retour pour se constituer en une figure particulièrement intéressante, afin d'évoquer un malaise social et national. Qu'est-ce qui va intéresser les réalisateurs, au début des années 80, dans la réappropriation de ce mythe ?

Né en 1986, Pierrick Lafond a depuis toujours une forte addiction au septième art. Diplômé d'un master recherche en cinéma en 2012, il continue ses études en master pro assistant réalisateur à l'université de Poitiers avant d'élire domicile à côté de La Rochelle pour réaliser des films et écrire.



Image de couverture : Brice Cloup

Ouvrage à retrouver sur le site edilivre.com

Sondage Coolisses

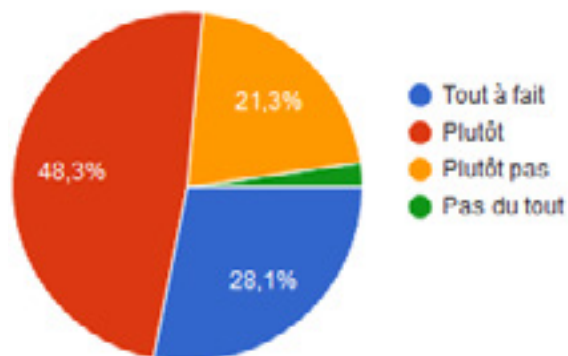
90 personnes ont participé à notre sondage concernant la communication de notre association. Quelques tendances ressortent des informations collectées : 75% d'entre vous ont connu Coolisses grâce au bouche à oreille. Concernant les supports que vous consultez le plus, le site internet est en tête à 54%, suivi du Bruits de Coolisses à 22%. Facebook n'a les faveurs que de 16% d'entre vous. Enfin les 3/4 d'entre vous s'estiment plutôt bien informés de l'actualité des Ateliers de Création.

Nous proposons également dans ce sondage la possibilité de laisser des commentaires libres. Parmi les avis négatifs, nous retrouvons les personnes déçues, pour diverses raisons : ne pas avoir été appelé / pas assez d'offres qui correspondent / peu d'offres pour les enfants / pas assez d'annonces rémunérées. Nous comprenons bien entendu ces déceptions mais rappelons que Coolisses n'a pas de pouvoir sur les besoins et les choix des productions. Le rôle de l'association est de donner de la visibilité à chacun et d'aider à la bonne circulation des informations. Il nous est demandé également de diffuser les plannings de tournages. Malheureusement, depuis la fusion des régions, le planning des productions subventionnées que Poitou-Charentes Cinéma diffusait n'existe plus. Toutefois, le Conseil Départemental de Charente-Maritime souhaite remettre en place ce système de planning, que nous pourrions ensuite faire suivre à nos adhérents.

Terminons sur une note positive avec deux avis sympathiques : " L'accueil physique est toujours un moment agréable à Coolisses", "Continuez ainsi, comme vous faites c'est parfait. Longue vie à Coolisses."

Pensez-vous être suffisamment informé sur nos Ateliers de Créations ?

89 réponses



Immersion avec Anthony Martin

Chaque numéro, je vous proposerai une immersion dans les coulisses du cinéma animalier. En attendant, retrouvez-moi sur Facebook, YouTube et Instagram !

Par Anthony Martin

Enfant, j'aimais explorer la forêt, le champ et l'étang proches de la maison. Équipé d'une mauvaise paire de jumelles, je m'engageais dans le bois ou dans la roselière, et pendant des heures, je fouillais l'épaisseur des taillis à la recherche des chevreuils. Je scrutais le moindre mouvement, la plus petite variation de lumière qui auraient pu trahir leur présence. Vivre au grand air, voilà ce qui me passionnait.

Plus tard, au moment décisif de l'orientation, j'assistais l'œil morne à des discussions sans fin sur mon avenir. On m'inscrivit dans une école de pêche pour y apprendre le métier de marin. Contre mon gré. Quelques semaines avant d'endosser l'uniforme de mousse, je découvre à la télévision un film sur la vie des chevreuils. L'étincelle

se produit. Cellule de crise à la maison, mais finalement exit l'école de pêche. Désormais, je n'avais qu'une seule idée en tête, devenir cinéaste animalier. La graine était plantée et rien ne l'empêchera de germer.

Pendant trois ans, j'ai appris les rudiments du métier au sein d'une association. Je savais me servir d'une caméra 16 mm, charger les magasins, mesurer la lumière et faire un peu de montage. Je rêvais de réaliser un documentaire sur le roi de la forêt : le cerf. Mais avant de se décider à produire mon film, le président de l'association voulait voir ce que j'avais dans le ventre.

Au volant de ma 4L rouge, je fonçais en direction des grandes forêts du nord du département où paraît-il, vivait une harde. Mon objectif était clair, ramener de belles images de cerfs pour convaincre le président que mon projet de film était viable.

Je n'avais comme munitions qu'une seule bobine de pellicule ; trente mètres de pelloche soit trois minutes de film. Autre problème, les acteurs eux-mêmes : les cerfs. Je n'en avais jamais vu. Ce que je savais d'eux, je l'avais lu dans les livres.

Ce jour de septembre, je m'engageais sur un chemin forestier qui semblait ne mener nulle part. Sous les grands pins, la piste aboutissait à une étrange construction à l'abandon, une palombière. L'endroit semblait idéal pour y installer mon campement. J'entamais sans



tarder l'exploration du site. Les pins succédaient aux pins. Partout des pins. Solitude.

Petit à petit, j'agrandissais le cercle de mes recherches autour du camp. Toute la journée, je cherchais des empreintes, des poils, des crottes, que j'essayais de faire parler. Tous ces indices prouvaient qu'il y avait de la vie. Pendant une semaine je n'ai rien vu. J'avais emporté avec moi un stock de boîtes de raviolis, je pouvais donc tenir sur un siège. Je dormais dans le coffre de la 4L, emmitoufflé dans un duvet, et je rêvais au grand dix-cors. J'étais obsédé par sa rencontre. Aurait-elle lieu ? Quand ? Où ? Je ne devais pas rentrer les mains vides. La caméra était chargée, prête à dégainer.

Un craquement de branche. Je l'ai entendu avant de le voir. Il a surgit, immense, entre les arbres, dans la lumière crue de midi. Il trottait avec élégance portant haut sa ramure. Moi, j'étais sidéré par sa beauté. Dans la précipitation, j'ai sorti la caméra du sac. Mes gestes étaient maladroits. Le cerf venait tout droit dans ma direction. Il fallait faire vite. Déclencher ou attendre qu'il s'approche ? Attendre c'était prendre un risque. J'ai épaulé la caméra et appuyé sur le déclencheur. Soulagement. Le moteur tournait, enfin. Le cerf s'est immobilisé, tous les sens aux aguets, interrogeant le silence. Depuis deux minutes la caméra ronronnait. L'œil rivé au viseur, j'imaginai déjà les réactions émerveillées des gens de l'association. Le cerf a planté son regard dans le mien, et faisant volte-face il a disparu dans les fougères. La pellicule s'est décrochée : fin de bobine. J'étais aux anges.

La précieuse bobine fut envoyée à Paris pour y être développée. Quinze jours plus tard, le facteur la livra. A l'association, le président organisa une projection en petit comité. Un écran portatif avait été installé. Nous étions tous impatients de découvrir mes images. Je l'imaginai déjà mon cerf, mon beau cerf, galopant sur la toile, en très grand. La lumière finit par s'éteindre

BIO Mon grand-père était projectionniste dans un cinéma de quartier. Il me fit découvrir ma première image de cinéma, j'avais 5 ans. A l'âge de 15 ans, je quitte le cursus scolaire pour étudier la photographie. En parallèle, j'apprends le cinéma au sein de l'association les Caméras Associées.

A 18 ans, je travaille pour France 3 Aquitaine en tant que journaliste reporter d'images, ce qui me permet de financer mon premier film animalier « Les quatre saisons du cerf ». Trois années passées dans la forêt landaise au bout desquelles le film rencontre un beau succès : distribution internationale dans une quarantaine de pays. Puis les tournages animaliers s'enchaînent. Je rejoins l'équipe d'Histoires Naturelles (TF1) aux côtés d'Igor Barrère, pour qui je réalise plus d'une trentaine de documentaires. A cette époque, ma caméra est boulimique. Je coproduis notamment pour France Télévisions plusieurs films dont deux se révèlent très importants pour la suite de mon parcours : « Comme un poisson dans l'eau » et « Le papa des poissons », largement plébiscités et primés. Avec ces films, j'amorce un tournant vers un autre genre, la fiction.

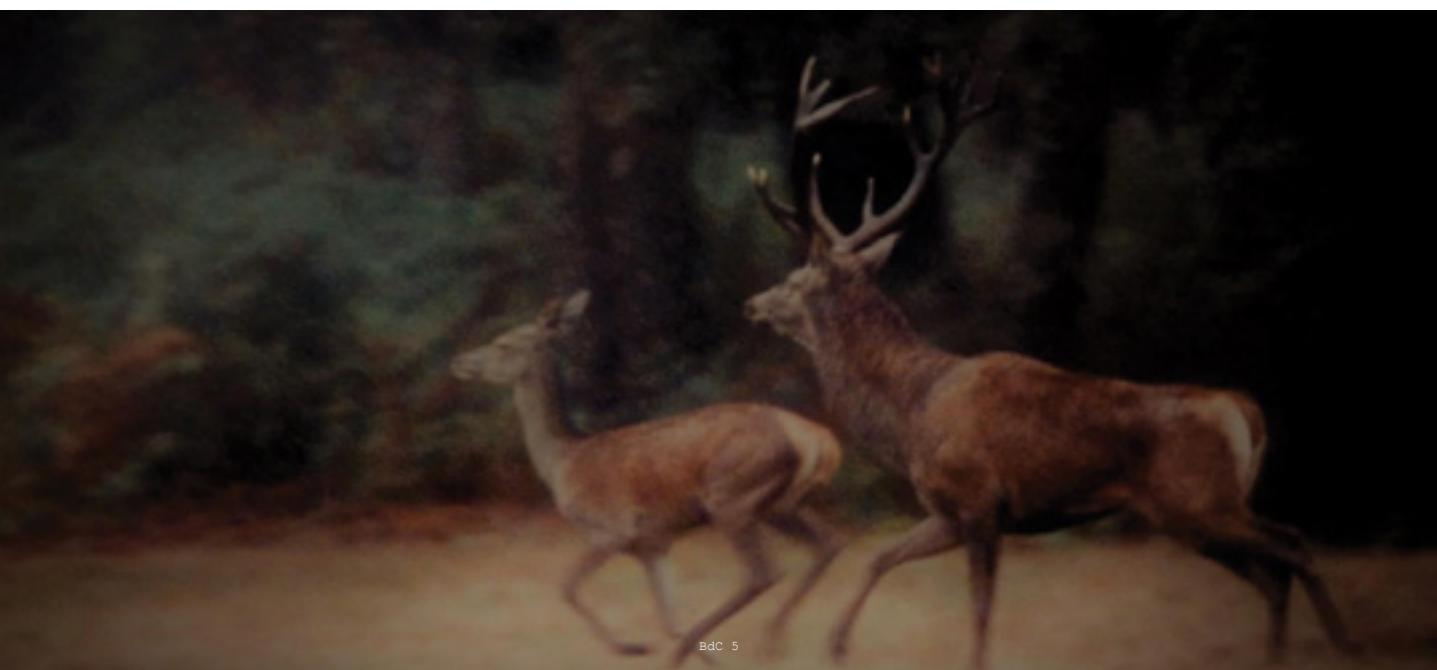
Je reprends des études à l'école supérieure d'audiovisuel de Toulouse où j'obtiens un master en réalisation et scénarisation. Désireux de me surpasser, j'attaque l'écriture de mon long-métrage cinéma « Le bal des rapaces », dont l'histoire relate le parcours initiatique d'une jeune femme découvrant pas à pas l'univers du cinéma animalier. Ce projet est le plus ambitieux et le plus fou d'entre tous. Déterminé à le réaliser, je suis aujourd'hui à la recherche d'une production. Grâce à ma page Facebook, où certaines de mes vidéos font le buzz (plus de 20 millions de vues), j'espère pouvoir compter sur le soutien de mes cinquante-cinq mille abonnés.

facebook.com/AnthonyMartin.AuteurRealisateur

youtube.com/c/AnthonyMartinTV

instagram.com/anthony_martin_filmaker/

et le président actionna le bouton du projecteur. L'image très instable donnait le mal de mer. En tout petit, au centre de l'image, on devinait ce qui semblait être un cerf. Oui c'était mon cerf, il était insignifiant. J'étais tétanisé, humilié. Quand la salle se ralluma, le président déclara froidement : « Si c'est pour faire ça... ce n'était pas la peine ». Je venais de prendre ma première leçon de cinéma.



L'ELECTRO LIBRE

Électricien sur les plateaux de cinéma et de télévision depuis de nombreuses années, Christophe Pigeon nous parle de son expérience, de ses souvenirs, et de sa participation au tournage du dernier « Mission Impossible ».

Par Laetitia Charrault

Pouvez-vous me raconter votre parcours ? Comment êtes-vous devenu électricien ?

Le hasard, mais avec une vraie envie derrière ce hasard. Comme tous les gamins de mon âge, je suis allé voir au cinéma le premier Star Wars en 1977, et j'ai été complètement bluffé. De là, est parti ma passion pour le cinéma. Quand j'étais gamin, c'était une passion que j'essayais de cultiver en collectionnant notamment des fiches de Monsieur Cinéma... A 15 ans, je me suis orienté en pâtisserie et j'ai gagné mes premières paies. Quand j'avais du temps libre, je le passais au cinéma. J'allais voir deux films par jour, surtout le cinéma américain qui me plaisait le plus. Après avoir obtenu mon CAP pâtisserie à 18 ans, j'ai été en même temps boucher et gardien de nuit pendant un an et demi. Peu de temps après, mes parents sont partis en vacances chez mon parrain et ils y ont rencontré Maurice, qui était régisseur général à la télévision. Suite à cela, je lui ai envoyé une candidature, et 15 jours plus tard, en 1987, je me suis retrouvé sur un plateau à la Maison de la Radio. J'étais très intimidé. J'ai rencontré à l'époque ma première « célébrité » : Hubert Deschamps (visage connu des comédiens français). J'étais assistant de plateau ; je montais et démontais les décors pour les émissions de Denise Fabre (speakerine)... Au bout d'un an, Maurice nous propose, avec deux autres personnes, de partir huit mois sur un tournage. C'est ainsi que je me suis retrouvé électricien alors que je n'y connaissais rien ! Ma carrière, c'est surtout des rencontres ; je ne le referais pas maintenant. Il faut s'armer de patience, encore aujourd'hui. J'ai découvert Coolisses, il y a quelques années, en même temps que je suis arrivé à La Rochelle. C'est un point de rencontre depuis.

Comment se passe un tournage pour vous ?

Sur un tournage, l'électro (l'électricien) doit amener la lumière sur un décor par des projecteurs ou des panneaux réflecteurs, éclairer ou assombrir le décor, selon s'il y a du soleil ou pas. Sculpter la lumière, qui est une matière, selon les ordres du chef opérateur qui a une vue d'ensemble sur une scène... comme Caravage qui avait ses petites mains. Chaque chef opérateur a sa méthode de travail : il éclaire en direct ou en indirect, il sculpte ou non les visages. Il faut prendre un parti-pris et un équilibrage. En général, sur un tournage, on arrive le matin et selon la séquence que l'on a à tourner dans la journée, on a au minimum une heure de préparation. Avec notre feuille de service, on sait ce que l'on a à faire dans la journée.

Un souvenir de tournage ?

Je n'ai pas de souvenir de tournage particulier. Comme je le disais, pour moi, c'est surtout des rencontres. Par exemple, j'ai rencontré Maurice Fellous (chef opérateur, notamment sur le film Les Tontons Flingueurs). Une belle rencontre aussi avec Fabrice Gobert (réalisateur de films et de la série Les Revenants), que j'ai rencontré sur la série Cœur Océan. Dernièrement, j'ai fait les belles rencontres de Léa Drucker et Lou Gable sur le tournage de La consolation. Ce qui est aussi drôle, c'est de revoir les films ou les émissions sur lesquels on a participé.

Comment s'est déroulé le tournage du film Mission Impossible ?

J'étais prêt à arrêter le métier car je me posais des questions. Je me suis aperçu que je restais cantonné à La Rochelle ; même si j'étais sur beaucoup de tournages, l'envie disparaissait. Un ami, Roland, m'a alors proposé de

faire le tournage de Mission Impossible. Pour l'anecdote, j'avais dit à ma femme : « ce qui m'ennuie, c'est que je vais arrêter le métier sans avoir fait une grosse machine ». J'avais fait des films, des séries, des émissions de télévision, mais de gros films comme ça jamais. Donc, j'ai accepté et j'y suis allé avec un ami, Antoine. J'ai fait 18 jours dessus. On devait être une cinquantaine d'électriciens : il y a des électriciens de tournage et des électriciens de pré-light. Moi, j'étais en pré-light, sur le décor du Grand Palais à Paris. Le pré-light éclaire tous les décors avant le tournage : on arrive sur un lieu vide et il faut tout mettre. Sur un tournage traditionnel, on a un, voire deux camions noirs avec tout le matériel ; sur ce tournage, c'était des semi-remorques. La première journée, on était une trentaine et on devait décharger toute une semi-remorque. Les électriciens anglais dispatchaient le travail ; au final, il y a eu neuf semi-remorques rien que pour le Grand Palais. Nous, on arrivait en même temps que les semi-remorques ; on a passé une dizaine de jours au Grand Palais à monter les lumières. Il y avait 80 skypanel (projecteur à LED) : je n'en avais jamais vu autant. Tout ça, il faut les alimenter : on faisait 20 kilomètres par jour à monter et descendre pour mettre les câbles et les projecteurs. Il y avait à peu près une dizaine de kilomètres de câbles, c'était hallucinant, complètement démesuré ! J'ai aussi travaillé sur le canal Saint-Martin, pareil. Il y avait une bonne ambiance, une super équipe, puis ce qui est agréable c'est que tu rencontres énormément de personnes. C'était une très bonne expérience avec beaucoup de travail et de fatigue. Tu participes à quelque chose d'intéressant : on regardait cela avec mon ami Antoine avec de grands yeux. J'ai vu Tom Cruise de loin, il m'a dit « Sorry guy » pour prendre une photo avec la cameraman d'à côté (rires), c'était sympa.

Une différence qui vous a marquée par rapport à un tournage français ?

La méthode anglaise ou américaine est très carrée. Normalement, sur un tournage, on a des câbles unifilaires, quand on veut de la puissance, on a besoin de cinq câbles. Eux, ils font tout pour que cela soit carré pour vite repérer s'il y a une panne, c'est propre. C'est la différence entre eux et nous : eux ce sont des techniciens purs et durs, nous on est plus des artisans, c'est une question de moyen. Il y a quelques techniciens en France, par exemple sur les films de Besson ou sur des gros films, mais sur tous les petits films c'est de l'artisanat. Au Canada, c'est pareil c'est l'armée. A partir du moment où tu veux faire un mouvement de caméra et que tu ne peux pas le faire, il faut bien l'inventer. J'ai un ami au Canada qui me racontait qu'ils inventaient dans ces cas-là des machines. Cela me donne envie de retravailler sur d'autres films américains. Pas que ce type de film parce que tu es asservi à une seule tâche mais en refaire oui, carrément. Ce qui est exaltant selon moi, c'est la diversité de notre métier et je ne pourrais pas faire que cela.

"J'ai vu Tom Cruise de loin, il m'a dit « Sorry guy » pour prendre une photo avec la cameraman d'à côté"

Quels sont vos projets ?

J'ai des choses de prévues mais rien de concret pour le moment. J'ai envie de retravailler aussi à Paris désormais, et pas simplement la piste rochelaise qui est certes très confortable, mais aussi un jeu à risque dans ce milieu. J'ai privilégié ma vie familiale mais maintenant je peux m'occuper de moi. Mon carnet d'adresses fait que je peux avoir des propositions mais je ne fais pas partie des gens auxquels on pense instantanément à Paris : il faut que je refasse tout ce réseau.

Quels conseils donneriez-vous à quelqu'un qui souhaiterait débiter dans le métier ?

Il faut faire ce métier avec passion, tu ne peux pas le faire sans passion ! C'est dur, tu t'impliques tout le temps, quel que soit le métier. Ma femme est assistante à la mise en scène ; tu vis, manges, dors cinéma, ce sont des métiers très prenants. J'aime la diversité dans ce milieu, comme je le disais ; ce qui est intéressant, c'est qu'il y a toujours quelque chose à tester. Être sur un tournage, c'est toujours magique, c'est réussir son métier.



Traducteur, un métier de l'ombre



Emmanuel Denizot, traducteur de nombreux films d'auteurs, notamment de *The Square*, Palme d'or au 70e Festival de Cannes 2017, nous parle de son expérience et des difficultés de son métier.

Par Laëtitia Charrault

Pouvez-vous me raconter votre parcours ?

J'ai fait des études de traduction dans une école à Paris, l'ISIT, sans vraiment savoir ce que je voulais faire au départ, mais j'avais l'amour de l'anglais et du cinéma. Après mes études, je suis parti vivre à Londres. J'ai fait pas mal de métiers en tous genres, j'ai toujours fait un peu de traduction en parallèle. Un jour, je suis tombé par hasard sur une annonce, ils cherchaient un traducteur pour une émission britannique de télévision pour enfants, achetée par Disney Channel et qui devait être produite pour la France. J'ai été embauché comme adaptateur et assistant de production ; je traduisais les émissions qui devaient être adaptées pour le tournage en français. Je travaillais aussi sur le plateau car j'étais le seul francophone en dehors de l'animatrice et de la productrice. C'était une bonne expérience car j'ai pu connaître tout le processus de création d'une émission de télévision. L'émission s'appelait *Art Attack*, c'était une grosse émission en Angleterre. Après cette expérience, il me semblait évident que je voulais travailler dans l'audiovisuel. J'ai cherché à retravailler en télévision, en tant qu'assistant de production, mais ça n'a jamais débouché. Puis je me suis lancé dans le sous-titrage : c'était l'époque du DVD et de l'ouverture de la chaîne Turner Classic Movies en 1999-2000. La chaîne avait un énorme catalogue de films d'époque, des classiques à faire sous-titrer. Un jour, on m'appelle pour faire un film à traduire à l'essai pour cette chaîne, et dès la semaine suivante, j'enchaînais les films. C'était une bonne école.

Vous ne traduisez qu'en anglais ?

Je travaille à 90 % à partir de l'anglais, principalement du cinéma britannique ou américain, par-ci par-là un film australien. Je travaille très peu l'espagnol et maintenant à partir des langues scandinaves (notamment le danois) sans les connaître. Je travaille avec les sous-titres anglais qu'on nous fournit et des collaborateurs natifs, qui m'aiguillent sur les erreurs qui ont pu être commises lors de l'adaptation anglaise. Le sous-titrage, c'est l'écriture de dialogues et c'est totalement subjectif ; ce sont des personnages, des situations qui font vivre le film.

Comment êtes-vous amené à travailler sur un film ?

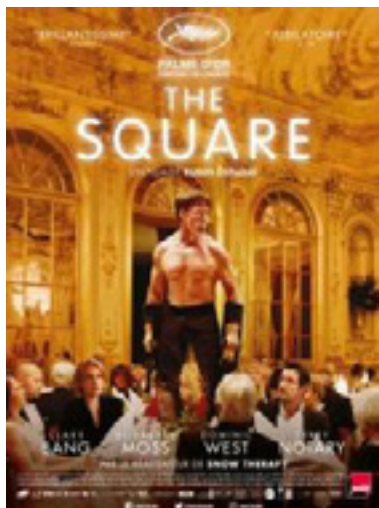
Le cinéma est un milieu exclusif et restreint, ayant plus d'expériences maintenant, c'est plus facile. Je crois qu'on est une trentaine de traducteurs à exercer purement dans le cinéma. On se tisse un réseau, on doit se faire connaître de l'intérieur ce que j'ai fait en fréquentant les festivals du film. J'avais toujours rêvé d'aller à Cannes et j'y ai été envoyé en 2006 en tant qu'interprète pour Hugh Hefner (ancien propriétaire du magazine *Playboy*) qui venait fêter ses 80 ans à Paris et à Cannes. Cette année-là, j'ai traduit un film pour la première fois pour la Semaine de la Critique : le film de clôture, *Free Jimmy*, un film d'animation pour adultes qui n'a finalement jamais été distribué en salle. J'avais aimé travailler sur les personnages car ils utilisaient énormément d'argot : j'avais donné au film un style très *Pieds Nickelés*.

"Le sous-titrage, c'est l'écriture de dialogues et c'est totalement subjectif."

Comment travailles-tu lorsque tu reçois un film ?

C'est le distributeur français du film qui me contacte.. Il a les droits France et il a besoin d'un traducteur. J'ai un ou deux clients qui ne travaillent qu'avec moi car j'ai réussi à les fidéliser. Ils ont besoin d'une traduction très vite pour pouvoir montrer le film. On est considéré comme des auteurs ou des scénaristes, c'est à nous de trouver comment être en phase avec le film. Donc, je demande son titre, son sujet, je visionne le film et je décide si j'accepte de l'adapter ou pas. J'adore les défis, cela ne me dérange pas, au contraire, j'ai pu avoir de beaux films en relevant des défis. Ce qu'il y a de plus difficile à traduire, ce sont les comédies, car l'humour à l'écrit, d'un pays à l'autre n'est pas le même. C'est aussi génial car on s'approprie les dialogues, on a la liberté de les transformer, tout en restant le plus fidèles possibles. Les contraintes du sous-titrage sont terribles, on a un nombre restreint de caractères. Je visionne le film, je fais mon repérage (création des sous-titres), je m'imprègne du film, je vais peut-être regarder des films en français sur le même sujet. Après, t'y vas, tu te lances !

Redoutez-vous la sortie en salle des films que vous avez traduits ? Regrettez-vous certaines traductions ?



Je vais toujours voir mes films en projections de contrôle ou de presse et en salle, on apprend toujours. Ce que j'aime dans le cinéma, c'est la vibration du public. Après, j'ai toujours peur qu'il y ait une coquille ; j'ai peur de tout mais en général, cela se passe bien. J'ai appris maintenant, avec les années et avec une meilleure

confiance en soi, à prendre du recul : il n'y a pas de bonne réponse en traduction. Tu peux toujours mieux faire mais il faut que tu rendes ton film, il faut mettre de la distance. Après avoir vu les films une fois, je préfère avancer et ne pas les revoir, peut-être dans quelques années avec le recul mais pas pour le moment non.

Sur quel film as-tu particulièrement aimé travailler ?

Il y a vraiment des différences d'un film à l'autre. Certains films sont plus compliqués que d'autres comme par exemple *Beaucoup de bruit pour rien* de Joss Whedon d'après la pièce de Shakespeare, là c'est atypique. J'ai travaillé dessus pendant trois mois ; je me suis imprégné des traductions existantes, c'était génial et grisant, une expérience extraordinaire. Egalement pour le film sur

Madame Bovary de Sophie Barthes adapté du roman de Flaubert, film en anglais que je devais retraduire en français. Je lisais le roman en français en même temps ; c'était très drôle car je devais mettre mes propres mots sur ce roman très connu. Après oui, il y a des films qu'on essaie d'avoir et qu'on n'a pas, il y a des déceptions dans ces cas-là. Moi je suis souvent à l'affût, je propose mes services sur certains films. Je marche à l'affectif.

Aimeriez-vous traduire pour d'autres médias ?

Oui et non, j'y ai déjà pensé. Un livre c'est un travail de plusieurs mois alors qu'un film c'est trois semaines, à part pour certains films plus compliqués. J'aime ce rythme car il n'y a pas de lassitude, j'aime bien varier les plaisirs et changer. Il y a plus de ponts entre les traducteurs littéraires et le cinéma que l'inverse. Il y a peu de traducteurs qui font les deux. Je ne fais pas la démarche pour le moment mais peut-être un jour...

Quels sont vos projets ?

Nico 1988, un biopic sur la vie de la chanteuse du Velvet Underground, de Susanna Nicchiarelli. Je suis très content de travailler sur ce film. Pour la suite, je ne sais pas encore. Dès la fin février, début mars, je serai certainement plus sollicité en amont du Festival de Cannes. C'est ma grosse période de l'année car je travaille sur plusieurs films en parallèle, notamment des films pas encore totalement terminés. Je repère aussi les films que j'aimerais faire en fréquentant les festivals, Berlin, Venise, Cannes, je prends les devants. Pour un traducteur francophone, le plus gros festival reste Cannes.

Sinon, j'ai un projet lié au cinéma : je lance un ciné-club événementiel à La Rochelle, JULES+JIM. Nous allons projeter des films de patrimoine et organiser des Ciné-Soirées avec des critiques, des professionnels du cinéma, etc. Nous aurons besoin de relais et de spectateurs, alors tous les amoureux du cinéma qui lisent Bruits de Coillises peuvent se mettre en rapport avec JULES+JIM.

Des conseils ?

Je connais très peu la situation aujourd'hui, je sais que c'est compliqué ; il y a peut-être plus d'opportunités car il y a plus de sous-titrage qu'avant mais d'un autre côté, il y a plus de diplômés aussi. La traduction, c'est un métier de passion et de travail, il faut persévérer et se faire un réseau. Il faut additionner les compétences pour pouvoir se démarquer, il n'y a pas de route toute tracée à suivre.

Ateliers de Création

Dans une ambiance conviviale, des passionnés de cinéma se rassemblent régulièrement dans les locaux de Coolisses. Cet Atelier est ouvert à tous les adhérents qui souhaitent exercer leurs talents (comédiens, auteurs, techniciens, débutants ou confirmés). L'activité n'exige pas de connaissances particulières et accueille tous ceux qui ont simplement l'envie de participer et d'apprendre. La finalité est la production de courts métrages, réalisés au sein d'une équipe motivée, avec en prime une très belle aventure humaine. Cette semaine, découverte d'un projet en cours : Les chroniques du Bazar

Par Pierrick Lafond



Les Chroniques du Bazar est une idée menée par Pierrick Lafond et Tomy Moisan au sein des Ateliers de Création de Coolisses. Comme tous les films réalisés dans ce cadre, le projet est entièrement bénévole et repose sur l'envie, la passion, l'énergie et la disponibilité des personnes rencontrées grâce à l'association.

Les Chroniques du Bazar est une web-série qui, une fois son tournage achevé, sera diffusée gratuitement sur sa chaîne YouTube et relayée par le réseau de Coolisses.

Sept épisodes sont actuellement en production. La diffusion commencera dans le courant du printemps 2018.



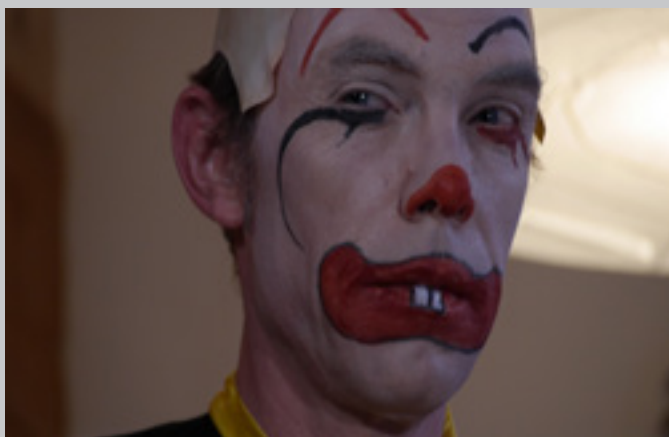
SYNOPSIS :

Chaque épisode nous présente un nouveau personnage. Pour des raisons plus ou moins développées, il ou elle se retrouvera à fréquenter la brocante de la Grande Place et à repartir avec un objet du stand du mystérieux brocanteur en noir. Les objets ne sont pas seulement ce qu'ils semblent être. Possession, malédiction ou apparition pourraient très bien être le lot de ces pauvres âmes....



LES RÈGLES :

1. Chaque épisode doit utiliser le même générique ;
2. Chaque épisode doit utiliser un objet différent ;
3. Chaque épisode doit utiliser des acteurs différents ;
4. Chaque épisode ne doit pas excéder 5 minutes (hors-générique)
5. Par rapport au fil rouge, le stand et le brocanteur seront toujours; les mêmes ;
6. Le format de l'image sera du 16/9 et sera unique pour toute la série.



PROCHAINES RÉUNIONS DES ATELIERS DE CRÉATION :

JEUDI 08 FÉVRIER 2018

MARDI 20 FÉVRIER 2018

MARDI 06 MARS 2018

MARDI 20 MARS 2018

MARDI 03 AVRIL 2018

Pourquoi adhérer à Coolisses ?



Multiplier vos chances de participer à des tournages.



Gagner en visibilité grâce à notre base de données.



Soutenir l'action de Coolisses auprès du secteur audiovisuel.



Profiter du dynamisme des Ateliers de Création.



Bénéficier des facilités de prêt de matériel.



ASSOCIATION COOLISSES

13 rue de l'Aimable Nanette, 17000 La Rochelle

05 46 41 88 99

coolisses@wanadoo.fr

www.coolisses.asso.fr



FICHE D'ADHÉSION

Catégorie d'inscription : Comédien / Technicien / Figurant / Autre :

NOM :

PRENOM :

Adresse :

Téléphone :

Profession :

Mail :

Pour les enfants mineurs, merci d'indiquer les coordonnées du responsable légal.

AUTORISATION DE DIFFUSION DE VOS INFORMATIONS PERSONNELLES

Je soussigné(e) autorise l'Association COOLISSES à diffuser sur son site internet, ainsi que sur tout support que celle-ci jugera utile, mes photographies et les renseignements que je leur ai fournis. Elle pourra communiquer aux sociétés de production ou autres structures qui en feraient la demande mes coordonnées et informations me concernant.

Signature :

AUTORISATION PARENTALE POUR LES MOINS DE 16 ANS

Je soussigné(e) autorise mon enfant à figurer dans le fichier papier, ainsi que sur le site Internet de l'Association Coolisses qui transmettra, lorsque l'occasion se présentera, mes coordonnées ainsi que les photos de mon enfant, aux sociétés de productions.

Signature :

Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des données vous concernant. Merci de nous en faire la demande par téléphone ou par écrit à l'adresse ci-dessus.

MONTANT DE LA COTISATION ANNUELLE : 35 €

La cotisation est valable pour l'année civile en cours, les renouvellements d'adhésion se font en janvier.

Pour les professionnels de Charente-Maritime, techniciens et comédiens, il est possible d'avoir son CV visible sur le site internet de Coolisses, sans devenir adhérent de l'association.

COMÉDIEN ou FIGURANT

Date de naissance :

Couleur cheveux :

Taille :

Couleur yeux :

Langues étrangères :

Signes particuliers :

*Joindre des **photos** récentes (portrait + en pied) en version numérique de préférence.
Pour les comédiens, merci de joindre également un **CV** à jour, au format numérique.*

TECHNICIEN

Veuillez entourer ci-dessous les postes vous concernant :

REALISATION

Réalisateur

1er Assistant Réalisateur

2ème Assistant Réalisateur

3ème Assistant Réalisateur

Directeur de Casting

Assistant de Casting

Coach enfant

Scripte

Assistant Scripte

Scénariste

PRODUCTION

Directeur de Production

Secrétaire de Production

REGIE

Régisseur Général

Régisseur Adjoint

Régisseur Assistant

Repéreur

Gardiennage

Régisseur Spectacle

PRISE DE VUE

Directeur Photographie

Chef OPV

1er Assistant OPV

2nd Assistant OPV

Assistant OPV Adjoint

Cadreur

Steadycamer

Télépilote de Drone

PRISE DE SON

Chef Opérateur Son

Opérateur Son

Assistant Son

Perchman

ELECTRICITE

Chef Electricien

Electricien

MACHINERIE

Chef Machiniste

Machiniste

DECORATION

Chef Décorateur

1er Assistant Décorateur

2e Assistant Décorateur

Assistant Décorateur Adjoint

Chef Constructeur

Menuisier Traceur

Ensemblier

Régisseur d'Extérieur

Accessoiriste

Chef Peintre

Peintre

Staffeur

Serrurier

Tapissier

Rippeur

Graphiste

COSTUMES

Chef Costumier(e)

Costumier(e)

Habilleur(se)

MAQUILLAGE

Chef Maquilleur(se)

Maquilleur(se)

COIFFURE

Chef Coiffeur(se)

Coiffeur(se)

DIVERS

Monteur

Assistant Monteur

Etalonneur

Infographiste

Vidéographiste

Storyboarder

Musicien

Cascadeur

Metteur en scène

Traducteur

*Merci de joindre également un **CV** à jour, au format numérique.*